

Le dernier commando

Rappel à l'ordre : le récent album du Clash s'intitule « Combat Rock ». Nous répétons : « COMBAT ROCK ». Joe Strummer, revenu, après une brève désertion, au front du dernier escadron anglais de rock'n'roll et fier de l'être, l'explique à Youri Lenquette.



The Clash de g. à dr. : Terry Chimes, Joe Strummer, Mick Jones, Paul Simonon.

Aylesbury Sport Centre. Première date provinciale du Clash en tournée anglaise. Le groupe n'a pas dû sortir de scène depuis plus de cinq minutes que le vestiaire transformé en loges déborde déjà de monde. Amis, fans indéracinables, personnel curieux du centre sportif, poseurs estampillés ou pique-assiettes notoires investissent la pièce sans rencontrer de grande résistance. Accompagné de Terry Chimes, le nouveau-et-ancien drummer, et de Pearl Harbor, sa girl-friend, Paul Simonon s'est réfugié à un bout de table pour manger rapidement avant de disparaître. Paul parle peu et quand il le veut ; personne n'ose donc insister quand il n'en a manifestement pas envie. Mick Jones, de son côté, amuse la galerie : il s'est changé pour enfiler un short colonial ceinturé par une cartouchière et un colt de panoplie d'enfants et effectue des aller-retour incessants entre les loges et la salle transformée comme tous les soirs en Casbah Club.

Pour ma part, j'attends. J'attends Joe Strummer, tout seul au fond de la pièce, et une interview pour laquelle j'ai déjà beaucoup téléphoné, argumenté et poireauté. Sans être sûr de rien. Mais, bon, tout cela n'est pas nouveau : le Clash a toujours été un groupe avec lequel il est difficile de « travailler ». D'abord à cause de tous ces problèmes avec le rock-biz qui ont fini par lui coller une aversion profonde pour tout ce qui peut le représenter, maisons de disques et presse en tête, et envenime d'office les rapports (une attitude aisément explicable quand on connaît les arrières-boutiques du rock et ses épiciers). Ensuite parce que la fréquentation de leurs managers ne s'avère pas être de tout repos entre Bernie Rhodes, spécialiste de la réponse à côté du sujet (« L'interview ? Bien sûr, c'est une combien ta moto ? »), et Kosmo Vinyl, adepte du refus aboyé (« L'interview ? J'ai déjà dit non, non, non et non ! Vous pouvez aller tous vous brosser. »). Deux personnages excessifs et souvent déplaisants mais finalement plus vrais, plus logiques que tous les poussahs-attachés-cases dont s'équipent les groupes respectables.

Malgré tout et avant tout, Clash reste heureusement un groupe de rock'n'roll. Avec la bonne dose d'aventure et de pagaille à tous les niveaux que ce terme peut sous-entendre. Après une conférence de presse/mascarade dans Hyde Park avec les médias français et quelques bières éclusées en sa compagnie, Kosmo avait quand même fini par me filer ce rencart à Aylesbury. Alors j'attendais.

« On en est aujourd'hui au même point qu'en 1962. Bobby Vee et compagnie. Oh qu'il est mignon ! Oh quel joli synthétiseur ! Je crois qu'il est largement temps d'une aggravation... »

« Si tu veux ton interview, c'est maintenant ou jamais ». J'avais pourtant l'impression que « maintenant » n'était pas exactement le moment idéal. Joe portait encore sur le visage les marques de fatigue occasion-

nées par un concert d'une rare efficacité. En effet, après une absence de deux ans en Angleterre, un album qui, pour la première fois depuis longtemps, est monté dans les charts (numéro deux), le départ de Topper et les remous provoqués par la fugue de Joe, le Clash a choisi de revenir en attaquant avec concision, violence et intensité et le show repose encore plus sur la présence épileptique de son chanteur. Avec une nouvelle coupe iroquois et sa veste en treillis, Strummer ressemble maintenant au De Niro de « Taxi Driver ». Sinon, toujours la même voix cassée et cette impression d'avoir affaire à quelqu'un de peut-être trop honnête et concerné pour son propre bien...

« Aujourd'hui, en Angleterre, le mot « rock » est devenu un mot cochon. Alors je l'emploie... Je n'ai pas envie de poser à côté d'une drum-machine. J'aime le fait que nous soyons juste un groupe avec une batterie et trois guitares. »

Votre son s'est passablement durci depuis l'automne 81...

« Je crois que ça tient au fait que Terry joue plus basique. Nous sommes revenus assez naturellement à ce genre de son. Il fallait qu'on le fasse. Je ne peux pas exactement dire pourquoi. Mais il le fallait... — Terry est définitivement le nouveau batteur de Clash ?

— Il l'est. Après le départ de Topper, on a eu cinq jours pour trouver un remplaçant avant le début de la tournée américaine. Cinq jours... On a pensé à lui. Il jouait sur le premier album. C'était le choix le plus logique.

— Votre attitude également semble beaucoup plus directe.

— En studio, on s'efforce de voir ce que peuvent donner d'autres formes musicales. Mais sur scène, il faut que ça explose. Ou tu commences à merder. Je suis content qu'on rejoue BLAM ! BLAM ! BLAM !...

— Le fait que vous terminiez par « Garageband » est une indication ?

— En un sens... J'aime particulièrement jouer ce morceau quand le son est dégueulasse. C'est quand on est un peu à côté de nos pompes que ce titre sort le mieux. Un bon truc pour terminer les concerts.

— Vous êtes donc juste de retour des States ?

— Yeah ! On a fait le New-Jersey, Atlanta, New-Orleans, Houston, Dallas, Boston, Phoenix, San Diego, Los Angeles, San Francisco, attends... Santa Barbara et quelques dates au Canada. Maintenant l'Angleterre et ensuite on retourne là-bas pour faire le milieu des Etats-Unis où on n'est jamais allé. Le Big Midwest où les heavy-groups font la loi. REO Speedwagon ! Styx ! Boston !

— Foreigner et la clique...

— Ouais, CE pays. N'empêche que j'attends vraiment ce truc. J'ai vu récemment une vidéo de Journey en concert et j'étais étonné de voir à quel point ces groupes pouvaient être mous. J'avais fini par oublier. Ces gens vendent des millions de

disques, des centaines de milliers de spectateurs viennent les voir, mais je n'ai pas l'impression qu'ils travaillent très fort. Je n'ai pas l'impression qu'ils aient envie de se servir de ça pour dire quelque chose d'intéressant à ceux qui les écoutent... J'espère bien que nous allons leur donner un peu de fil à retordre.

— Vous semblez beaucoup moins excités par les States ?

— Ecoute, on y a été un demi-tour, un tour complet, une espèce de tour, puis juste New-York et celui dont je viens de te parler. On en arrive au point où tout le romantisme attaché à la découverte des States a fini par s'évanouir. Tout le truc du « Hey, Louisiana ! », « Hey, Texas », « Hey, la route 66 », tout le charme de voir les mythes véhiculés par les disques de rock'n'roll se matérialiser a fini par disparaître. Après ça, tu vois l'Amérique d'un autre œil. Tu vois à quel point l'Amérique peut être laide. Du moins, ce que tu peux voir de l'autoroute. Des gros signaux en plastique tout en haut de mats. A vendre ! A vendre ! A vendre ! Fast food ! Les parkings... Ce coup-ci, j'avais réellement hâte de revenir en Europe.

— Vous semblez préférer les petites villes. Le concert de ce soir donnait plus que celui de Londres hier soir...

— C'est toujours comme ça. Le public dans ces endroits est toujours plus chaud. Et plus tu vas vers le Nord, mieux c'est. Arrivé en Ecosse, c'est carrément la folie.

— C'est votre première tournée en Angleterre depuis deux ans, donc.

— Ouais, je crois que c'est ça. J'ai une mauvaise mémoire... (Moue méfiante. Cette absence est l'un des reproches classiques faits au Clash par la presse anglaise.)

« Je ne crois pas que même le plus stupide de nos spectateurs, qui n'écoute pas ou ne comprend pas les paroles, puisse un seul instant douter que nous soyons résolument anti-guerre. »

— C'était une réaction dirigée en partie contre les mauvaises critiques de la presse anglaise...

— C'est le genre de choses qui avait tendance à me déprimer. Je pensais que les journalistes reflétaient ce que pensaient réellement les kids dans la rue. Nous étions loin, il était impossible de vérifier. Mais maintenant, je sais qu'ils nous ont trompés. Je sais... que nous sommes meilleurs que ce qu'ils peuvent raconter. Je ne fais plus attention aux critiques, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. De toute façon, aujourd'hui, tout le monde est censé être un comptable pop. Tous avec des calculatrices, des costards, vérifiant le moindre détail pour qu'on ne les arnaque pas. Rêvant de devenir riche en investissant leur cher pognon. De la merde. Un jour, les gens en auront marre d'une attitude aussi stérile. On en est aujourd'hui au même point qu'en 1962. Bobby Vee et compagnie. Oh qu'il est mignon ! Oh quel joli synthétiseur ! Je crois qu'il est largement temps d'une aggravation...

— C'est la raison pour laquelle dans une interview avec le NME, vous avez insisté sur le fait que vous étiez un rock-group.



— Complètement. Aujourd'hui, en Angleterre, le mot « rock » est devenu un mot cochon. Alors je l'emploie... Je n'ai pas envie de poser à côté d'une drum-machine. J'aime le fait que nous soyons juste un groupe avec une batterie et trois guitares. — Le titre « Combat Rock » tient de cet état d'esprit ?

— Oui. Il y a quand même eu une curieuse coïncidence avec ce titre. On a décidé que l'album s'appellerait « Combat Rock ». OK. On a commencé à faire partir les pochettes de l'imprimerie. Une semaine plus tard, le conflit des Falklands éclatait. Le mot « guerre » en couverture des journaux, à la télé, à la radio...

Depuis « Sandinista », vous avez pris goût au look guerilla/paramilitaire. Je pense aux filets de camouflage sur scène ou aux pantalons de treillis...

— On a eu l'idée de porter ces trucs-là pour la première fois au moment du concert de l'Hippodrome à Paris. Nous avons rencontré un photographe du nom de Tim Page qui avait été photographe de guerre au Vietnam. Et il m'a donné un des pantalons qu'il portait à l'époque. Sinon, nous avons envie que cette tournée soit une opération aussi précise que possible. Un peu comme une opération de commando.

— Arriver dans une ville, jouer. Pas merder à droite et à gauche, pas de matériel qui casse. Donner aux gens quelque chose qui soit aussi bon que possible. On a trié les gens qui font partie de notre organisation, on a vidé les passagers. Chacun a son rôle et travaille dur. Une révision qui commence par nous-mêmes. C'est l'idée du titre « Combat Rock ». Etre aussi professionnels dans notre domaine que le SAS (sorte de troupe d'élite formée à la base pour lutter contre le terrorisme et que quelques actions d'éclat ont rendu « célèbre » en Angleterre) dans le sien !

— Vous n'avez pas peur que ces références militaires soient mal comprises ?

— OK, je vois où tu veux en venir. Mais je ne crois pas que même le plus stupide de nos spectateurs, qui n'écoute pas ou ne com-

prend pas les paroles, puisse un seul instant douter que nous soyons résolument anti-guerre. Sincèrement, je ne vois pas qui pourrait ne pas s'en rendre compte.

— Vous êtes toujours intéressés par les problèmes politiques...

— Oui. Mais je n'aime pas en parler. Je n'ai pas plus de réponses que toi ou n'importe qui d'autre. Si la politique était simplement une affaire de gouvernement, tout serait plus simple. Mais le moindre de tes actes, ce que tu décides de faire de ta vie, est déjà de la politique. A partir de là, il est difficile d'imaginer des théories valables pour tous.

— De ce point de vue, quelle est pour toi la place, le rôle d'un groupe comme Clash ?

— Celui d'un réflecteur. D'un conducteur d'idées... On nous a beaucoup reproché en Angleterre de ne pas être là au moment des émeutes de l'été 81, nous qui avons écrit « White Riot ». Mais nous sommes des musiciens. C'est notre fonction. Nous étions en train de jouer à New-York. Nous ne pouvions matériellement pas être à Toxteth à attendre que les émeutes commencent. J'ai déjà utilisé cette comparaison, mais tu ne peux pas être à la fois Neal Cassidy et Jack Kerouac en train d'écrire « Sur la Route ». Je crois que c'est une contradiction qui se retrouve quelque soit le moyen d'expression.

— Un peu plus tôt, tu me disais que vous aviez viré les passagers de votre organisation. Est-ce que le départ de Topper entre dans ce schéma ? (Contrairement à la version officielle « pour divergences politiques », Topper a bel et bien été expulsé du groupe et par Strummer lui-même, apparemment. Topper serait actuellement en train de reformer un groupe heavy-metal avec Eddie Clarke, ex-Motörhead, et Pete Way, ex-UFO).

— Euh... Topper était un grand batteur, mais... maintenant qu'il est parti les choses vont mieux. L'énergie de tous les membres du groupe est dans la musique. Topper était dans beaucoup d'autres choses. La défonce et traîne avec tous les junkies du coin... C'est une mauvaise énergie. Je n'aime pas avoir autour de moi le genre de gens qu'il amenait avec lui dans les loges.

— Ceux qui te tournent autour comme des mouches... Maintenant tout le groupe va dans la même direction.

— Tu veux dire qu'il n'y a plus de disputes dans Clash !

— Non, quand même pas à ce point. Mais en vieillissant un peu, tu apprends à vivre avec ce qui te dérange chez les autres. On arrive à parler. Tu peux dire à quelqu'un : « Ce soir, tu as joué comme une merde », sans que ça se termine par une bagarre générale. On arrive à discuter.

— Vous êtes allés pour la première fois cette année en Extrême-Orient...

— Et j'étais sidéré de voir comment ces gens vivent. Au Japon, j'avais l'impression d'être un porc. Les Japonais sont tellement plus délicats, plus polis, plus... civilisés. Tu te sens vraiment comme un gros porc occidental. Il y a tellement de femmes là-bas, mais je crois que je n'aurais pu m'approcher d'aucune...

— Vous avez aussi joué en Thaïlande.

— Je me demandais vraiment qui viendrait nous voir là-bas. J'étais étonné de voir que 70 % de notre public était Thaï. C'était curieux de les voir sauter en l'air. Surtout ceux qui portaient des turbans. Danser le pogo avec un turban sur la tête, j'ai pas encore compris comment ils arrivaient à la faire celle-là... Et ils connaissent les chansons.

— Vous attirez beaucoup de monde dans ces endroits ?

— Pas mal... 1 800 à Hong-Kong, 2 500 à Bangkok. Avec la radio et les disques, tout circule. Le monde se rétrécit de plus en plus... C'est incroyable. Au Japon, ils connaissent toutes les paroles des chansons. Ils les apprennent, ils les étudient presque... Le problème avec le Japon, c'est qu'ils ont tendance à cultiver une véritable fascination pour l'Occident, à se comporter un peu comme les fans ici, dans les sixties. Placer les groupes sur un piédestal et considérer les musiciens comme des demi-dieux. C'est le genre de situation qui me gêne énormément. D'autant qu'ils n'ont vraiment pas besoin de nous, occidentaux... J'ai appris au moins une chose là-bas, c'est qu'il y a dix millions d'habitants

qui vivent sur une relativement petite surface. Dix millions et pratiquement pas de défonce, pas de violence. Les gens vivent d'une manière à peu près paisible et heureuse. Ça m'a fait réaliser à quel point en Occident nous pouvions être baisés de la tête. Ça m'a fait vraiment réfléchir.

« Si tout se casse la gueule autour, construisons au moins nos corps. »

Tu ne prends plus de drogues ?
— Non, plus du tout. Et je n'ai jamais pris de smack. La plus belle saloperie jamais imaginée. Et pire ceux qui propagent l'idée qu'il est cool d'être un junkie, ceux qui prétendent qu'il est possible de contrôler... Bullshit! J'ai décidé de tout arrêter de toute façon. J'avais envie de voir ce que ça pouvait donner d'être straight pendant un moment. Je bois. Peut-être encore un peu trop. Mais sinon plus rien...

— Tu as même fait le marathon de Paris, je crois ?

— Oui, les quarante-deux foutus kilomètres.

— Tu t'entraînes tous les jours ?

— Depuis une semaine, oui. Je ne sais pas si je vais pouvoir assurer ça pendant toute la tournée mais j'essaye autant que possible... Avant ça, je pensais qu'en faisant un marathon par an je faisais mon jogging pour toute l'année... La prochaine fois, je m'entraînerai plus sérieusement. A vrai dire, l'entraînement pour celui-ci a été une semaine à boire comme un trou. J'ai mis cinq heures pour le courir. Dix minutes de plus que celui de Londres l'an passé.

— L'entretien de la forme physique est important pour toi ?

— Disons que, si tout se casse la gueule autour, construisons au moins nos corps. C'est un truc auquel tu ne penses pas trop quand tu es jeune, mais dès que tu vieillis un peu, tu réalises à quel point ça peut être inutile de vouloir s'autodétruire. Le mythe de la rock-star défoncée et démolie me gonfle au plus haut point. Tout ce truc « Vivre vite, mourir jeune » est un de ces mythes à la con qu'il faut cesser de propager. Il est bien plus dur de décider de continuer.

— Tu te sens toujours Londonien ?

— Disons que, quand je ne suis pas en tournée ou en train d'enregistrer ailleurs, je suis à Londres. C'est toujours l'endroit que je préfère. Même si c'est plus aujourd'hui une maison d'adoption. Chaque fois que je reviens à Londres, j'ai l'impression de tomber de la planète Mars. Direct de Bangkok à Notting Hill Gate, j'étais comme un martien. Il m'a fallu au moins trois jours pour redescendre sur terre. Ce qu'il y a de bien, c'est que tu vois les choses avec des yeux nouveaux. Edward Hopper, l'artiste, disait que tu ne remarques une ville qu'en arrivant ou au moment de la quitter. Très juste !
— Ça t'embêterait de parler de ton échappée à Paris ?

— Non. J'ai passé du bon temps. Dès que la moindre idée créative me venait, j'allais boire un autre coup. Je me suis déconnecté complètement. Je me suis laissé pousser une barbe, je m'habillais comme Fidel Castro. Et j'allais me balader dans les rues

de Paris. Je n'avais surtout pas envie qu'on me reconnaisse.

— Et ce n'est jamais arrivé ?

— Si, une fois, à Saint-Michel. Un musicien qui m'a reconnu dans un restaurant. Mais j'ai réussi à le convaincre que je n'étais pas Joe Strummer.

— Pourquoi être parti comme ça, juste à la veille d'une tournée ?

— Juste pour le faire. Ça fait six ans que je suis sur la route à être une pop-star. Ça finit par te porter à la tête. J'avais envie de voir ce que c'était de marcher dans les rues comme n'importe qui d'autre.

— Et c'est ce que tu as fait ?

— Bien sûr! Ça et boire. Boire du vin. Ecouter les musiciens dans le métro ou sur le parvis du Sacré-Cœur.

— Pourquoi avoir choisi Paris ? C'est quand même une ville où tu avais le maximum de chances d'être reconnu.

— Pour des raisons personnelles... En fait, parce que la mère de ma girl-friend est en prison à Fleury-Merogis et elle voulait lui rendre visite.

« Le mythe de la rock-star défoncée et démolie me gonfle au plus haut point. Tout ce truc « Vivre vite, mourir jeune » est un de ces mythes à la con qu'il faut cesser de propager. »

— Ta petite amie est à moitié française ?

— Non, un quart italienne, mais sa mère a été arrêtée en France... Ouais, j'aime vraiment Paris. La première fois que j'y suis allé, c'était pour faire du busking dans le métro. Ça m'avait laissé l'impression d'une ville très dure, très cruelle, si tu n'as pas d'argent. Mais dès que tu as assez de monnaie pour te payer le coup suivant, c'est OK. Je me sens romantique à Paris. J'aime sentir l'atmosphère de toute cette littérature, traîner dans les endroits où se trouvaient tous ces grands esprits : Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, Hemingway, Gertrude Stein... J'aime chasser ce genre de fantômes dans les pierres.

— Quelque chose que tu n'as pas la possibilité de faire en tant que chanteur de Clash ?

— Tu n'as pas vraiment le temps de faire ça en tournée. Dès qu'on le peut, on essaye de visiter, sinon c'est un gig, une chambre, une voiture, une chambre, un gig. Comme dans la chanson de Fogerty « Travelin' Band ». On a eu un peu de temps au Japon. Je suis allé à Kyoto voir les temples. Et puis une semaine à Bangkok. Paul est tombé malade et il a fallu attendre qu'il aille mieux. Je me suis mis un turban et je suis allé me balader dans les rues.

— Bangkok est une ville assez pourrie, je crois. Beaucoup de défonce, la prostitution...

— Je ne crois pas... D'abord, il ne s'agit pas de prostituées mais plutôt de filles qui essayent de gagner de quoi vivre. Je sais que Bangkok est connue pour tout ce truc du Triangle d'Or et la prostitution. Mais je n'étais vraiment pas là-bas pour ça. J'allais surtout dans les marchés de rues à la bordure de la ville et, au contraire, j'ai trouvé les gens particulièrement décents. Ils ne t'accrochent pas pour te vendre des trucs. Ils sont restés fiers.

— Pas de problèmes avec les polices locales dans ce genre de pays ? Le rock est encore quelque chose d'assez nouveau pour eux.

— Non, on se tenait tranquille. Pas de bagarres, pas d'histoires. Le plus anodin possible... Quant au rock, on ne peut pas vraiment dire que ça choque qui que ce soit. Ces pays ont connu de vraies merdes, des guerres... Alors le rock'n'roll...

— Allez-vous vous inspirer de ces voyages pour l'écriture de vos morceaux ?

— Je ne sais pas... Je suis toujours intrigué par ce que je vais écrire ensuite. Pour te dire la vérité, chaque fois que j'écris quelque chose, j'ai l'impression d'être fini. Je crois que tous les gens qui écrivent doivent ressentir la même chose. Quelle que soit la forme employée. Tu fais quelque chose de bon, tu te sens soulagé. Et aussitôt tu te demandes ce que tu vas pouvoir faire la fois d'après. Je pensais que c'était le genre de sensation qui s'estompait avec le temps, qu'on finissait par reposer sur une certaine habitude ou une certaine technique, mais ce n'est pas le cas. En fait, ça ne fait qu'empirer. Quelquefois, après un disque, j'ai l'impression que je devrais m'en aller pour six mois, histoire de mettre mes idées au clair. Mais tu es repris dans le rush. Tu as envie de savoir si la prochaine chose sera de la merde ou quoi... Je comprends ce qui a pu se passer dans la tête de Dylan après « Blonde on Blonde ». Pourquoi il a pu disparaître. Avec « Bringing it all back home », « Highway 61 » et « Blonde on Blonde », il venait d'inventer un nouveau langage... Et que faire après ça ?

— Tu n'as jamais été tenté d'écrire dans une autre branche que les lyrics de rock ?

— Je suis intéressé par l'écriture de nouvelles. Mais je ne pense pas que ce soit encore le moment. On dit qu'un écrivain ne peut pas avoir plus de deux romans en lui. Ou un metteur en scène plus de deux bons films. Je veux dire deux vraiment bons livres ou films. Je ne crois pas que le Clash en soit au point où l'on puisse dire que les deux albums ont été faits. Tant que ça ne sera pas le cas, nous resterons sur la pointe des pieds.

— A propos de Dylan, tes textes se rapprochent justement de plus en plus de cette forme d'écriture à base d'images.

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— Je prends ça pour un compliment. Mais à la vérité, je...

— De quoi étions-nous en train de parler ? Sorry ?

— De Dylan, je crois.

— Ah oui. J'étais en train de te dire que je n'écoutais plus de musique.

« Je n'ai rien contre les fans. J'en étais un moi-même. Mais jamais je ne me serais amusé à envoyer une cassette à Mick Jagger ou à Bob Dylan. Je n'étais ni assez naïf pour croire qu'ils pourraient faire quelque chose pour moi, ni assez riche pour gaspiller une cassette. »

— Tu veux dire les groupes actuels ?

— Non, plus de musique du tout. Plus rien. Même si j'avais l'habitude d'en écouter beaucoup. Orson Welles a dit une fois (imitation de la voix caverneuse du maître) « Des metteurs en scène viennent me voir et me disent « J'ai beaucoup appris grâce à vos films ». Et moi, je ne comprends pas, parce que, justement, j'essaye de ne jamais voir de films pour pouvoir en faire un original, à moi ». Je ressens la même chose vis-à-vis de la musique... Je préfère ne plus en écouter... Je ne comprends pas tous ces groupes qui me donnent leur bande.

(Joe sort une cassette de sa poche, cadeau d'un bataillon d'inconnus).

Ils feraient mieux de la donner à quelqu'un qui puisse faire quelque chose pour eux. Quelqu'un qui pourrait concrétiser ça sur du vinyl ou la passer sur une radio. Quelqu'un qui puisse propager ça dans les rues. Pas me l'envoyer.

— Peut-être est-ce un réflexe de fan...

— Je n'ai rien contre les fans. J'en étais un moi-même. Mais jamais je ne me serais amusé à envoyer une cassette à Mick Jagger ou Bob Dylan. Je n'étais ni assez naïf pour croire qu'ils pourraient faire quelque chose pour moi, ni assez riche pour gaspiller une cassette.

— Je voulais dire qu'ils désiraient simplement que tu connaisses leur musique. Ton avis. Je pense que ça a dû être un peu ça pour toi lorsque Bo Diddley a joué en première partie du Clash ?

— Je trouve anormal, indécent, que quelqu'un comme Bo Diddley soit encore obligé de faire les premières parties. Les nôtres ou celles de n'importe qui d'autre. Cela-dit, ça ne me serait jamais venu à l'idée d'aller lui demander ce qu'il pensait de nous. Si tu fais quelque chose de bon, de vraiment bon, tu le sais. Tu en es sûr. Dans ta tête, dans tes tripes. Tu n'as besoin de l'avis de personne. Sinon, ce n'est pas la peine de continuer... »

Quelqu'un est venu nous interrompre. Puis quelqu'un d'autre, encore un autre. Joe s'est retourné vers moi. « Tu en as assez ? ». Une route, les obligations de l'après-concert, un autre gig demain, trois cents kilomètres plus loin... Je n'ai pas osé lui dire que cette interview ne faisait que commencer...

Youri LENQUETTE

